

## C'EST LE TRIOMPHE DE SOPHOCLE ACCUSÉ PAR SES FILS.

L'auteur d'*OEdipe à Colone*, en pleine lumière, occupe le devant de la scène ; son front ceint de lauriers, mais plissé par les ans, respire la fierté du génie ; ses sourcils froncés et sa bouche perdue dans sa barbe blanche, exhalent la douleur paternelle ; sa taille est droite et haute ; il marche appuyé sur deux adolescents, qui portent les palmes de sa victoire, et se montrent heureux de remplacer ses enfants. Le peuple, sobrement représenté par un groupe d'Athéniens, accompagne le vieillard de ses acclamations. Plus loin, isolés, dans l'ombre, s'échappent les deux indignes fils ; l'un, courbé sous sa honte, cache son visage entre ses mains : l'autre, plus endurci, impudent encore, veut en vain relever son frère. Les trois membres de l'Aréopage siègent à l'arrière plan ; l'un semble atterré en face de ce procès parricide ; l'autre en maudit les provocateurs ; le troisième invoque les dieux pour qu'ils détournent d'Athènes d'aussi funestes auspices. Minerve l'écoute du haut de la montagne sacrée : les Propylées se dressent à ses pieds ; le Parthénon brille dans tout son éclat ; le temple de Thésée couronne l'horizon. Athènes est dans toute sa splendeur ; l'heure de la décadence n'a pas encore sonné pour elle, puisque le père, divinité du foyer domestique, y rentre maître et respecté.

Telle est cette composition dramatique, d'un bout à l'autre inspirée par le prince des tragiques anciens ; aussi puissante par son unité qu'intéressante par sa variété ; où tout vient se concentrer sur le héros du sujet ; où chaque groupe représente un acte, et chaque visage un caractère déterminé ; où la lumière joue un rôle admirable, en précisant l'importance proportionnelle de tous les acteurs ; où enfin, pour couronner l'œuvre, la plus haute morale, cette morale